



Les émotions politiques des (ex-)combattants : pour une sociologie des sentiments moraux

Pénélope Larzillière, Jacobo Grajales

► To cite this version:

Pénélope Larzillière, Jacobo Grajales. Les émotions politiques des (ex-)combattants : pour une sociologie des sentiments moraux. *Critique Internationale*, 2021, 91, pp.9-22. <10.3917/criti.091.0012>. <hal-03280065>

HAL Id: hal-03280065

<https://hal.science/hal-03280065v1>

Submitted on 25 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

LES ÉMOTIONS POLITIQUES DES (EX-)COMBATTANTS. POUR UNE SOCIOLOGIE DES SENTIMENTS MORAUX

Pénélope Larzillière, Jacobo Grajales

Presses de Sciences Po | « Critique internationale »

2021/2 N° 91 | pages 9 à 22

ISSN 1290-7839

ISBN 9782724636741

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-critique-internationale-2021-2-page-9.htm>

Les émotions politiques des (ex)-combattants. Pour une sociologie des sentiments moraux

par Pénélope Larzillière et Jacobo Grajales

Si la guerre est un sujet central des travaux en science politique, notamment en relations internationales, ce sont en règle générale ses causes, son déroulement et son éventuelle résolution qui sont analysés¹. Sa dimension émotionnelle, en revanche, ne fait l'objet d'une attention rigoureuse que depuis peu de temps. En effet, l'expérience sensorielle de la violence, les sentiments des combattants et ex-combattants ont été le plus souvent traités par l'histoire ou l'anthropologie. Et pour cause, la science politique a longtemps rencontré des difficultés à dépasser l'opposition, constitutive de ses fondements épistémologiques, entre émotions et rationalité².

Depuis une vingtaine d'années, de nouvelles perspectives se sont développées qui atténuent cette dichotomie, en prenant en compte la part des émotions et des sentiments dans les phénomènes de violence organisée. Deux facteurs ont joué un rôle important dans cette démarche. À l'échelle internationale, l'influence grandissante des approches féministes a remis en cause la compréhension genrée de l'espace social qui circonscrit les émotions à l'espace

1 Tarak Barkawi, « From War to Security: Security Studies, the Wider Agenda and the Fate of the Study of War », *Millennium*, 39 (3), 2011, p. 701-716.

2 Neta C. Crawford, « The Passion of World Politics: Propositions on Emotion and Emotional Relationships », *International Security*, 24 (4), 2000, p. 116-156.

privé³. En questionnant le périmètre de ce qui est politique et en replaçant le corps et ses usages dans les enjeux de la science politique⁴, les approches féministes ont mis l'accent sur la politisation des émotions dans le passage de l'individuel au collectif. À l'échelle de la France, l'ethnographie politique et la socio-histoire ont inscrit l'articulation entre engagements violents et émotions au cœur de multiples agendas de recherche. En insistant sur « l'ordinaire de la guerre »⁵ et en réévaluant des matériaux touchant l'intimité de l'expérience de la violence, la socio-histoire a ouvert la voie à de nouvelles réflexions théoriques et épistémologiques sur la prise en compte des émotions dans l'étude des phénomènes guerriers. L'ethnographie, quant à elle, aussi bien comme méthode d'enquête que comme posture épistémologique, permet aux chercheur.e.s d'accéder à des états émotionnels complexes et mouvants face à des expériences extrêmes. Si elle a inscrit les émotions dans le domaine de la « science normale » de l'action collective⁶, elle a également contribué, en renouvelant les outils et les questionnements, à enrichir les travaux consacrés au cas spécifique des engagements violents.

Notre objectif ici n'est pas d'effectuer un tour d'horizon des travaux portant sur les sentiments des (ex-)combattants. Nous souhaitons plutôt ouvrir une piste qui nous semble prometteuse en ce qu'elle articule les outils éprouvés dans l'analyse des affects avec un questionnement sur leur dimension morale. Nous nous intéresserons donc au registre des sentiments moraux, compris comme l'expression conjointe d'un affect et d'un jugement axiologique, avec des références – implicites ou explicites – à des valeurs et à des formes de bien commun. Parce qu'il associe authenticité émotionnelle et références morales, ce registre donne force et légitimité aux actions qui lui sont rattachées. Il s'ensuit, et c'est une de nos hypothèses de travail, que son usage spécifique dans le cas des engagements violents paraît particulièrement heuristique pour éclairer ces contextes, à condition d'éviter certains écueils. En effet, en proposant de nous intéresser à l'*expression* de ces sentiments, nous ne cherchons pas à nourrir une illusion rétrospective qui tenterait de retrouver dans les discours d'aujourd'hui des traces

3 À partir notamment des travaux pionniers de Cynthia Enloe, *Bananas, Beaches and Bases: Making Feminist Sense of International Politics*, Berkeley, University of California Press, 2014 (1989). Voir aussi Christine Sylvester, *Experiencing War*, Londres, Routledge, 2010, et C. Sylvester, « The Forum: Emotion and the Feminist IR Researcher », *International Studies Review*, 13 (4), 2011, p. 687-708.

4 Ty Solomon, « Embodiment, Emotions, and Materialism in International Relations », dans Thomas Gregory, Linda Åhäll (eds), *Emotions, Politics and War*, Londres, New York, Routledge, 2015, p. 58-70.

5 François Buton, André Loez, Nicolas Mariot, Philippe Olivera (dir.), « L'ordinaire de la guerre », *Agone*, 53 (1), 2014.

6 Stéphanie Dechezelles, Christophe Traïni, « L'ethnographie comparée des émotions pour l'étude des processus politiques », *Revue internationale de politique comparée*, 25 (3-4), 2018, p. 7-25.

des sentiments d'hier. Nous repartons au contraire de ce que nous savons ou pouvons observer en étudiant ces sentiments dans leurs contextes spécifiques d'énonciation et dans leurs enchaînements dans des réseaux sociaux et des institutions, à savoir la famille, le groupe d'amis, le parti, le camp... Nous ne cherchons pas non plus à questionner l'efficacité de ces sentiments pour en faire des ressorts de l'action, nous les prenons directement comme objets. Cette double posture méthodologique est commune à l'ensemble des études présentées ici.

Il s'agit donc d'une perspective inversée par rapport à toute une partie de la littérature qui utilise les émotions, en particulier le sentiment d'injustice ou les « chocs moraux », comme des modes explicatifs. La façon dont le rapport à l'action politique violente et à des contextes de conflits armés influe sur l'expression et la mobilisation de ces sentiments moraux est donc questionnée ici spécifiquement. Cela nous conduit également à aborder la manière dont ces sentiments sont associés à des formes de désengagement de l'action violente et dont ils déploient les questions de justice et d'injustice, de dignité et de responsabilité, en sortie de conflit violent ou en situation de « ni guerre ni paix »⁷.

Ce questionnement transversal s'appuie sur des terrains comparés dans des contextes conflictuels ou post-conflictuels marqués par leur caractère « d'entre-guerres »⁸ et appartenant à différentes aires géographiques : la Turquie **et la Syrie**, le Liban, la Jordanie, la Côte d'Ivoire **et le Pakistan**. Dans cette introduction, nous situons la contribution du dossier à différents champs de la littérature sur la place des émotions dans l'action collective. Nous montrons également l'intérêt, mais aussi les défis qui découlent de la volonté de faire dialoguer des recherches comme les nôtres, qui s'intéressent aux engagements violents dans des contextes où la violence est un mode usuel d'action politique, avec une littérature construite souvent sur la base d'études effectuées dans des démocraties relativement pacifiées.

Émotions, violence et désengagements

7 Paul Richards (ed.), *No Peace, no War: An Anthropology of Contemporary Armed Conflicts*, Oxford, James Currey, 2005.

8 Pour reprendre l'expression de Marielle Debos dans *Le métier des armes au Tchad. Le gouvernement de l'entre-guerres*, Paris, Karthala, 2013.

Depuis ces deux dernières décennies, la légitimité de l'investigation des émotions et des sentiments comme objets sociologiques a été réévaluée dans l'étude des mouvements sociaux⁹. Dans ce cadre, les sentiments moraux ont la particularité d'être à la fois exprimés et mis en avant par les militants, et utilisés comme modes explicatifs dans certains types d'analyse. Notre approche relationnelle des émotions consiste à nous intéresser à la manière dont elles s'établissent et s'expriment dans des contextes spécifiques¹⁰, plutôt que de chercher leurs dimensions idiosyncrasiques et d'interroger ensuite leur éventuelle efficace sociale. La discussion s'engage donc moins sur leur « nature » que sur leurs modes d'expression et usages, en particulier argumentationnels, et sur la façon dont elles participent à des mises en sens et à des justifications de l'action.

Si l'on considère les sentiments moraux plus précisément dans leurs liens au militantisme, à l'engagement et à des actions politiques collectives, on peut en effet discerner deux grands courants d'analyse. Le premier tend à faire de ces sentiments une donnée première pour expliquer certains passages à l'engagement. C'est le cas d'un large pan de la littérature qui rend compte des mobilisations par la référence à un sentiment d'injustice¹¹, voire à des frustrations, plus ou moins relatives, explications dont le caractère réifiant et non processuel a souvent été critiqué¹². Sous un angle un peu différent, la notion de « choc moral » a été également élaborée. Elle renvoie aux effets de scènes provoquant une relecture de la situation par les acteurs concernés et un malaise moral qui les conduit à s'engager pour remettre en cause cette

9 Jeff Goodwin, James M. Jasper, Francesca Polletta, *Passionate Politics. Emotions and Social Movements*, Chicago, University of Chicago Press, 2001 ; Isabelle Sommier, « Les états affectifs ou la dimension affectuelle des mouvements sociaux », dans Olivier Fillieule, Éric Agrikoliansky, Isabelle Sommier (dir.), *Penser les mouvements sociaux. Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*, Paris, La Découverte, 2010, p. 185-202.

10 Dale Spencer, Kevin Walby, Alan Hunt (eds), *Emotions Matter: A Relational Approach to Emotions*, Toronto, University of Toronto Press, 2012.

11 Ce type d'explication est à nouveau mobilisé lors de la première phase des soulèvements arabes de 2011. Mounia Bennani-Chraïbi, Olivier Fillieule, « Pour une sociologie des situations révolutionnaires. Retour sur les révoltes arabes », *Revue française de science politique*, 62 (5), 2012, p. 773 ; Pierre Blavier, « Sociogénèse de la révolution tunisienne : expansion scolaire, chômage et inégalités régionales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 211-212(1-2), 2016, p. 55-71.

12 Voir aussi la critique développée par les théories de la mobilisation des ressources, John D. McCarthy, Mayer N. Zald, « Mobilization and Social Movements: A Partial Theory », *The American Journal of Sociology*, 82 (6), 1977, p. 1215. M. Bennani-Chraïbi et O. Fillieule reviennent sur cette illusion étiologique en sociologie des révolutions. M. Bennani-Chraïbi, O. Fillieule, « Pour une sociologie des situations révolutionnaires. Retour sur les révoltes arabes », art. cité, p. 769.

situation¹³. De manière générale, ces travaux mettent en lumière la prégnance d'expressions morales émotionnelles dans le rapport à l'engagement et aux mobilisations. Mais ils présupposent aussi le caractère explicatif premier des sentiments moraux, et font sur ce point l'objet de critiques régulières¹⁴.

Le second courant revient ainsi sur la façon dont les sentiments d'injustice se développent au cours de l'action, voire rétroactivement, et sur le rôle des organisations politiques qui les suscitent et les mettent en forme. Dans cette optique interviennent les notions de cadres d'injustice¹⁵ ou de dispositifs de sensibilisation, cette dernière prenant en considération un panel émotionnel plus large que celui des sentiments moraux¹⁶. Loin d'être univoques, ceux-ci s'inscrivent dans plusieurs registres dès lors qu'ils sont saisis à travers leurs énonciations militantes. Ils articulent l'expression d'un ressenti avec une argumentation morale générale, mais aussi avec la référence à des cadrages idéologiques qui légitiment les formes prises par l'engagement et contribuent à mettre en sens la situation¹⁷. La référence à des chocs moraux se fait alors rétrospectivement et participe de ces différents registres, dont celui de la légitimation et de la mise en sens.

Développer une telle perspective pour les situations de conflits armés est plus délicat et demande un effort d'analyse supplémentaire : en contexte violent, les émotions paraissent plus évidentes et premières. Il s'agit donc de les prendre en compte sans naturaliser les liens entre violence et émotions. Pour ce faire, nous avons évité de qualifier *a priori* les différents contextes étudiés ici, et écarté toute définition axiologique de la guerre, fondée sur une vision essentialiste et essentialisante. Nous avons plutôt cherché les rapports existant entre sentiments moraux¹⁸ et économie de la violence, laquelle étant comprise ici comme « l'organisation relativement stable des interactions (compétition, coopération, délégation) entre acteurs

13 J. M. Jasper, « Constructing Indignation: Anger Dynamics in Protest Movements », *Emotion Review*, 6 (3), 2014, p. 210, et, pour de plus amples développements, J. M. Jasper, *The Art of Moral Protest*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

14 C. Traïni, « Choc moral », dans Olivier Fillieule, Lilian Mathieu, Cécile Péchu (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 101-107.

15 William A. Gamson, *Talking Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 7.

16 Christophe Traïni, Johanna Siméant, « Pourquoi et comment sensibiliser à la cause ? », dans C. Traïni (dir.), *Émotions... Mobilisations !*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 11-34.

17 Pénélope Larzillière, « Sentiment d'injustice et engagement. Les expressions militantes de chocs moraux en contexte coercitif ou autoritaire », *Cultures & Conflits*, 110 (2), 2018, p. 157-77.

18 Sur les rapports avec l'indignation morale (*moral outrage*), voir Elisabeth Wood, *Insurgent Collective Action and Civil War in El Salvador*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003. Alice Verstraeten, « L'engagement "en réseau" contre l'impunité : des familles de "disparus" défient le "no te metas" », *Tracés. Revue de sciences humaines*, 11, 2006, p. 43-66, en ligne (<https://journals.openedition.org/traces/236>).

pouvant user de la violence ou de sa menace »¹⁹. Comment les sentiments moraux, qui appartiennent à des registres de jugements par lesquels les individus cherchent à se réapproprier leur espace d'action ou leurs expériences passées, opèrent-ils dans des configurations marquées par cette économie de la violence²⁰ ?

Ces rapports ne sont pas unidirectionnels, c'est-à-dire simplement caractérisés par l'emprise de la violence sur les émotions. Les contributions rassemblées ici montrent le travail de mise en forme des sentiments moraux, et en observent les fortes discontinuités et tensions. Si l'on veut saisir les multiples façons dont les acteurs interprètent leur contexte, et dont ces contextes façonnent leurs sentiments, il convient de ne pas limiter la définition de ces configurations à la présence, absence ou intensité de la violence. En effet, différents types d'organisations y institutionnalisent les expressions émotionnelles²¹. L'insertion dans un parti, comme dans le cas des combattants du Hezbollah (Erminia Chiara Calabrese), ou dans des associations humanitaires syro-turques (Laura Ruiz de Elvira) contraste avec l'atomisation des liens sociaux chez les anciens militaires syriens en Jordanie (Valentina Napolitano) ou le délitement des réseaux d'anciens rebelles en Côte d'Ivoire (Léo Montaz et Kamina Diallo). On passe ainsi de formes d'organisations particulièrement fermées et englobantes à des socialisations plus fluides, voire à des isolements qui s'opposent nettement au temps du combat.

Ces différents modes de rattachement influent sur l'expression des sentiments moraux dans la mesure où les organisations élaborent des visions du juste et de l'injuste, qui peuvent être autant de légitimations des répertoires violents de la lutte, et sont des vecteurs essentiels des processus de reconnaissance, laquelle reconnaissance est au cœur des préoccupations des (ex-)combattants. Il serait toutefois trop rapide d'en inférer que les modes d'organisation les plus englobants induisent plus de continuité émotionnelle et d'adhésion des sentiments moraux avec l'action combattante. E. C. Calabrese montre qu'au sein du Hezbollah libanais les allers et retours entre le front syrien et la vie sociale et familiale, pourtant très fortement encadrée par le parti, donnent lieu à l'expression d'émotions contradictoires, façonnées par leurs contextes d'énonciation : fierté et jubilation devant les autres membres du parti, peur et dégoût devant certains membres de la famille et surtout les femmes. De même Amélie Blom évoque-t-elle la très grande désillusion d'un ancien jihadiste au Pakistan vis-à-vis des modes d'organisation et

19 Adam Baczko, Gilles Dorronsoro, « Pour une approche sociologique des guerres civiles », *Revue française de science politique*, 67 (2), 2017, p. 317.

20 *Ibid.*, p. 318. Voir aussi Jacobo Grajales, Romain Le Cour Grandmaison, *L'État malgré tout. Produire l'autorité dans la violence*, Paris, Karthala, 2019.

21 N. C. Crawford, « Preface », dans T. Gregory, L. Åhäll, *Emotions, Politics and War*, *op. cit.*, p. XX.

des méthodes de son groupe. En revanche, des formes d'associations plus labiles, comme celles des démobilisés en Côte d'Ivoire, peuvent jouer un rôle paradoxal : certes, elles contribuent à la mise en forme sociale d'un sentiment d'injustice en formulant des revendications, mais, en se positionnant face au régime comme des acteurs susceptibles de résoudre la question politique des démobilisés, elles contribuent à leur stigmatisation. Plus largement, la façon dont les régimes politiques ouvrent ou ferment des espaces à l'expression des sentiments moraux, rendent possibles des activités économiques, cantonnent et stigmatisent d'anciens combattants ou répriment systématiquement toute velléité d'action collective est ici un critère déterminant, et un trait saillant de la comparaison.

Envisager les sentiments moraux à partir des (ex-)acteurs de la violence présente plusieurs intérêts heuristiques. Parce que la violence peut apparaître comme une transgression des valeurs promues par ces mêmes sentiments, une tension spécifique émerge, qui renforce l'importance des processus de justification et d'argumentation dans la présentation de la cause. Au demeurant, l'idée même de sentiments moraux des combattants est pour certains une contradiction dans les termes. De plus, les moments de désengagement et de sortie de conflit constituent des espaces-temps particuliers : alors même qu'elles ont été peu étudiées sous cet angle, ces périodes d'entre-deux et de remises en cause se révèlent particulièrement propices aux reformulations des sentiments moraux et aux questionnements vis-à-vis des organisations et des actions menées. Leur analyse offre également une entrée méthodologique. Quels liens peuvent être établis entre ces sentiments moraux et les sorties de l'action violente, que ce soit en raison de la fin plus ou moins provisoire des combats ou de l'éloignement personnel au cours d'une trajectoire ? Comment se sont définies et redéfinies les représentations du juste et de l'injuste au cours de ces actions ? Et surtout comment ces sentiments moraux s'élaborent-ils dans leurs rapports aux organisations, leurs représentations de la conjoncture (paix, guerre, entre-guerres), leurs horizons d'attente et leurs représentations du futur ? En Côte d'Ivoire, L. Montaz et K. Diallo analysent l'évolution des sentiments de rebelles qui se sont vécus comme des combattants de la démocratie, ont également espéré des gains de leur engagement, puis se sont sentis trahis et non reconnus lors du désengagement. Ici la revendication pécuniaire se situe dans un registre de légitimation de la lutte et de revalorisation face à la « honte sociale ». Dans le contexte syrien, d'anciens combattants opposés au régime et reconvertis, en particulier dans l'action humanitaire, inscrivent leur trajectoire dans un double registre, qui tend à mettre en sens leur parcours autour d'une continuité de l'engagement. Comme le montre L. Ruiz de Elvira, ils se réfèrent, d'une part, à un jugement moral qui oppose l'animalité/déshumanisation que leur a fait subir l'ennemi à l'humanité/dignité de leur action ; d'autre part, ils expriment de

forts sentiments de culpabilité et de responsabilité sociale pour avoir pris les armes. À la lumière de ces différents terrains apparaît ainsi un vaste panel de sentiments moraux qui appartiennent aux processus d'interprétation par les acteurs de leurs propres situations et parcours, et se révèlent être des indicateurs assez fins des multiples évolutions politiques et sociales des situations étudiées.

Expérience combattante : temps biographique et émotions en réseaux

Ces remarques nous conduisent à souligner la nécessaire inscription de l'étude des émotions dans le temps biographique et les réseaux (de famille, d'amitié, de camaraderie) qui concourent à leur production. Plusieurs questions peuvent découler de cette posture méthodologique.

La littérature insiste sur l'articulation entre les processus de désengagement et les transformations des positions sociales des acteurs. Certains auteurs relèvent l'ambivalence des statuts des anciens combattants. Tantôt célébrés, tantôt déclassés, ils ont le plus souvent un sentiment de décalage entre la légitimité de leurs revendications, au regard du sacrifice consenti, et la réalité de leur position matérielle et symbolique dans l'après-conflit²². Les situations sont cependant très diverses. Samuel Tanner souligne la place ambiguë des anciens combattants dans la Serbie post-yougoslave²³. Certes, ceux-ci revendiquent une identité de patriotes, que leurs communautés d'appartenance leur reconnaissent volontiers, leur réservant un rôle important de décision et de gestion des conflits locaux, mais la célébration d'une violence « mythique » peut s'accompagner d'une difficulté à intégrer dans leur mémoire individuelle la violence « vécue », qu'elle soit subie ou exercée. Des émotions fortement ambivalentes existent donc chez ces anciens miliciens, qui à la fois célèbrent leur geste violent et mettent à distance leurs gestes violents.

La position statutaire des acteurs miliciens peut également être marquée par l'amertume. La guerre ouvre souvent des opportunités de mobilité sociale qui ne conduisent cependant pas forcément à une amélioration de la situation matérielle des anciens combattants. La dévalorisation des capitaux spécifiques qu'ils détiennent (guerrier, mais aussi social car associé

22 Ayşen Uysal, « Comme des pépins de grenade dispersés. Répression et devenir des militants de Devrimci-Yol en Turquie », *Politix*, 102 (2), 2013, p. 109-128.

23 Samuel Tanner, « Le milicien "recyclé". Regards sur l'expérience de reconversion de quatre anciens membres de bandes armées serbes », dans Nathalie Duclos (dir.), *L'adieu aux armes ? Parcours d'anciens combattants*, Paris, Karthala, 2010, p. 233-264.

aux réseaux miliciens) pose donc la question non seulement de leur survie matérielle, mais aussi de leur déclassement symbolique²⁴. De même, alors que l'exercice de la violence a pu leur permettre de contester l'autorité dans l'espace public et/ou domestique, la sortie de guerre se caractérise par une consolidation conservatrice, qu'elle soit menée par des chefs de parti, de village, ou simplement par des aînés²⁵.

Le temps de la guerre s'inscrit ainsi dans le temps biographique, avec ses moments d'émancipation ou au contraire d'assujettissement. L'étude des dynamiques de genre le souligne bien. Dans nombre de guerres, la participation des femmes aux actions guerrières génère un déplacement relatif des normes de genre, même si les études sur la place des femmes dans les organisations combattantes montrent que les relations de domination de genre s'y mettent également en place, à travers la distribution des rôles ou l'accès aux postes de commandement²⁶. Dans ces conditions, l'après-conflit se traduit par des tentatives masculines de réintroduire ces relations de domination, dans le foyer comme dans l'espace public²⁷. La marginalisation ainsi vécue par les anciennes combattantes peut se doubler d'une souffrance psychique et physique, quand le rétablissement des anciens schémas passe par une augmentation des violences sexuelles et sexistes²⁸. Dans les cas étudiés ici, le métier des armes est le plus souvent un métier d'hommes, et la dimension du genre est bien présente. D'abord, parce que les perceptions de la masculinité se trouvent au cœur de l'étude émotionnelle de la violence²⁹. Ensuite, parce que nous trouvons des rapports femmes-hommes à d'autres niveaux d'analyse. Comme le souligne V. Napolitano, les anciens militaires syriens réfugiés en Jordanie perdent leur rôle économique dans la sphère familiale du fait de leurs difficultés professionnelles, et ce au profit des femmes et des enfants. Pourtant, face à la perte de statut social, le foyer devient le lieu du maintien d'une identité héroïque autour de la défection, et

24 Henrik Vigh, *Navigating Terrains of War: Youth and Soldiering in Guinea-Bissau*, New York, Oxford, Berghahn Books, 2006.

25 Richard Banégas, « Génération “guerriers”. Violence et subjectivation politique des jeunes miliciens en Côte d'Ivoire », dans N. Duclos (dir.), *L'adieu aux armes ? Parcours d'anciens combattants*, op. cit., p. 359-397.

26 Jocelyn Viterna, *Women in War: The Micro-Processes of Mobilization in El Salvador*, Oxford, Oxford University Press, 2013 ; Delphine Lacombe, « “Pas d'émancipation de la femme sans la révolution” : les enjeux de genre de la révolution sandiniste », *Ethnologie française*, 49 (2), 2019, p. 357-371.

27 Kimberly Theidon, « Disarming the Subject: Remembering War and Imagining Citizenship in Peru », *Cultural Critique*, 54, 2003, p. 67-87.

28 Camille Boutron, « Réintégrer la vie civile après le conflit : entre invisibilisation et résistance. L'expérience des *ronderas* au Pérou », dans N. Duclos (dir.), *L'adieu aux armes ? Parcours d'anciens combattants*, op. cit., p. 111-142.

29 Swati Parashar, « Anger, War and Feminist Storytelling », dans T. Gregory, L. Åhäll, *Emotions, Politics and War*, op. cit., p. 71-85.

ainsi un espace de revalorisation. A. Blom relève également les articulations entre trajectoires matrimoniales et (dés)engagements violents. L'adhésion à une milice jihadiste au Pakistan est présentée comme une échappatoire à un mariage imposé, et la fuite de ce groupe par la suite est mise en lien avec le traitement réservé aux femmes en son sein et la volonté d'épouser une autre femme.

Les continuités ou les discontinuités émotionnelles entre les organisations combattantes et les autres réseaux de socialisation peuvent également être questionnées. En effet, si l'analyse des processus d'engagement et de désengagement des combattants tend à se focaliser sur leur expérience au sein des organisations, les émotions exprimées ne peuvent se comprendre sans la prise en compte de leurs autres réseaux de socialisation, en particulier des réseaux de socialisation primaire. Ces derniers jouent de différentes manières sur le désengagement selon qu'ils se révèlent cohérents ou au contraire en tension et en rupture avec l'organisation combattante.

On peut ainsi interroger la façon dont la construction des sentiments moraux et en particulier la référence à un sentiment d'injustice au sein des organisations combattantes s'inscrit ou non en lien avec des récits familiaux, des récits transmis, et plus généralement si l'économie morale dans ces cercles est congruente ou non. Quelles sont les émotions qui circulent à l'intérieur de ces différents réseaux ? Sont-elles convergentes, par exemple dans la perception du conflit (revanche, amertume) ? Et que ressentent les combattants vis-à-vis de ces autres cercles (sentiment de responsabilité, de culpabilité) ? Les ex-combattants sont-ils perçus comme les héros réparateurs d'un sentiment d'injustice ou sont-ils confrontés à des jugements moraux sur leurs actions ? Les différents réseaux peuvent aussi se constituer en théâtres d'expressions émotionnelles aux registres distincts. Les associations d'anciens combattants en Côte d'Ivoire se construisent ainsi comme des lieux d'épanchement émotionnel où s'élaborent revendications et remises en cause (L. Montaz et K. Diallo), tandis que chez les combattants du Hezbollah libanais, des tensions apparaissent autour des non-dits de l'expérience combattante auprès des civils, notamment dans le cadre familial (E. C. Calabrese). Les positionnements familiaux évoluent dans le temps et pèsent sur l'investissement des combattants dans la lutte, de la « disponibilité biographique » de la jeunesse³⁰ à la mise en ménage, avec le poids des

30 L'idée de disponibilité biographique renvoie dans les travaux de Dough McAdam à une mesure des coûts et risques de l'engagement. Il est ainsi attendu que les contraintes relevant des responsabilités familiales fassent diminuer les chances d'un individu de s'engager dans un militantisme à haut risque. Voir Doug McAdam, « Recruitment of High-Risk Activism: The Case of Freedom Summer », *American Journal of Sociology*, 92 (1), 1986, p. 83.

responsabilités familiales ou la prise en charge de parents âgés. Le rapport au monde professionnel et les différentes opportunités économiques jouent aussi un rôle dans ces évolutions biographiques.

L'ensemble de ces paramètres influe sur les processus de désengagement. Si, de manière générale, la discontinuité entre familles et réseaux militants tend à favoriser le désengagement³¹, la très grande intégration des familles dans la mouvance des organisations combattantes contribue à l'inverse à une continuité en termes de valeurs et à la difficulté de dire une expérience combattante de peur et de doute, voire de révolusion, loin de l'image prônée par l'organisation. La fusion des différents réseaux dans des entre-soi militants accroît la difficulté du désengagement, car ces entre-soi sont également des espaces de socialisation alternatifs qui fonctionnent avec une forte mobilisation des affects. Leur constitution, parfois dans la clandestinité, rend d'autant plus malaisé le désengagement : il ne s'agit plus seulement de quitter une organisation, mais de perdre tout un maillage de socialisations, aussi bien matrimoniales que professionnelles³².

Démobilisations, politiques de pacification et expériences individuelles

L'entrée par les émotions permet également d'apporter des éclairages sociologiques sur les processus de Démobilisation, Désarmement et Réinsertion (DDR), qui font partie de politiques de pacification plus amples et sont réglés par des normes et des standards³³. La littérature sur ces processus a été amplement critiquée en raison de son approche normative et de son orientation « *problem-solving* »³⁴. L'ancrage d'une partie de ces travaux dans des postures

31 Frédéric Sawicki, Johanna Siméant, « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français », *Sociologie du travail*, 51 (1), 2009, p. 97-125 ; Myriam Aït-Aoudia, « La genèse d'une mobilisation partisane : continuités et politisation du militantisme caritatif et religieux au sein du FIS », *Politix*, 102 (2), 2013, p. 129-146 ; Éric Cheynis, « Les reconversions dans l'associatif de militants politiques marocains. Ruptures, continuités et fidélité à soi », *ibid.*, p. 147-173 ; Élise Massicard, « Quand le militantisme s'adapte au terrain. Continuités et discontinuités dans les carrières militantes au sein du mouvement aléviste en Turquie et en Allemagne », *ibid.*, p. 89-108.

32 P. Larzillière, *La Jordanie contestataire. Militants islamistes, nationalistes et communistes*, Arles, Actes Sud, 2013.

33 Sandrine Lefranc, « Convertir le grand nombre à la paix... Une ingénierie internationale de pacification », *Politix*, 80 (4), 2007, p. 7 ; N. Duclos (dir.), *L'adieu aux armes ? Parcours d'anciens combattants*, op. cit.

34 Michael Pugh, « The Problem-Solving and Critical Paradigms », dans Roger McGinty (ed.), *Routledge Handbook of Peacebuilding*, Londres, New York, Routledge, 2013, p. 28-41 ; Robert Muggah, *Security and*

expertes a en effet conduit leurs auteurs à formuler leurs questions de recherche en termes d'efficacité et de « bonnes pratiques ».

Cette critique bien établie a notamment souligné les méfaits des approches par modèles (*templates*), leur tendance à reproduire l'image des politiques DDR comme autant de défis « techniques » et par conséquent leur ignorance du politique³⁵. Une approche par les émotions permet de poursuivre les recherches dans le sens d'une prise en compte réelle des expériences singulières et de leur ancrage dans des configurations sociales et des trajectoires individuelles. Dans l'espace international de production des études sur les dispositifs de pacification (*peace studies*), une telle approche sociologique doit notamment faire face à des épistémologies psychologisantes, rassemblées sous la notion de *peace psychology*³⁶. Bien que celle-ci puisse parfois emprunter des outils à la psychologie sociale, son approche reste éminemment individualiste, les émotions étant renvoyées à des expériences personnelles, retravaillées par les individus à l'aune de leur position sociale présente. La guerre et la participation au combat deviennent ainsi autant d'*emotional legacies* que l'individu produit et avec lesquelles il doit composer³⁷.

Que comporte alors une approche sociologique par les émotions appréhendant comme objet les politiques de DDR ? Nous avancerons ici trois propositions. En premier lieu, nous l'avons dit, les émotions doivent être étudiées dans leur contexte de production sociale. Dans le cas spécifique des processus de DDR, les conséquences méthodologiques sont multiples. D'abord, les structures collectives des groupes armés – qu'il s'agisse de réseaux lâches d'anciens combattants, d'organisations clandestines, de partis politiques ou d'associations de bienfaisance – peuvent continuer à produire des discours et des imaginaires sur la guerre et la paix et à façonner les émotions des combattants bien après leur passage par la lutte armée³⁸.

Post-Conflict Reconstruction: Dealing with Fighters in the Aftermath of War, Londres, New York, Routledge, 2008.

35 Jairo Munive, Finn Stepputat, « Rethinking Disarmament, Demobilization and Reintegration Programs », *Stability: International Journal of Security and Development*, 4 (1), 2015 (<https://www.stabilityjournal.org/articles/10.5334/sta.go/>) ; Dennis Rodgers, Steffen Jensen, « The Problem with Templates: Learning from Organic Gang-Related Violence Reduction », *ibid.* (<https://www.stabilityjournal.org/articles/10.5334/sta.gp/>).

36 Voir les nombreux « *handbooks* » et le journal intitulé *Peace and Conflict: Journal of Peace Psychology*.

37 Voir par exemple Enzo Nussio, « Emotional Legacies of War among Former Colombian Paramilitaries », *Peace and Conflict: Journal of Peace Psychology*, 18 (4), 2012, p. 369-383.

38 Nikkie Wiegink, « Former Military Networks a Threat to Peace? The Demobilisation and Remobilization of Renamo in Central Mozambique », *Stability: International Journal of Security and Development*, 4 (1), 2015 (<https://www.stabilityjournal.org/articles/10.5334/sta.gk/>).

Ensuite, les politiques publiques contribuent à cette production d'affects. En valorisant des images d'anciens combattants, ou au contraire en rejetant la légitimité de l'usage de la violence, l'action politique de sortie de conflit produit des images de soi et de la société³⁹. Enfin, ces représentations trouvent leur confirmation ou leur infirmation dans des imaginaires sociaux véhiculés par d'autres canaux, comme la production culturelle ou artistique, les rituels collectifs ou les croyances dans l'invisible⁴⁰.

En deuxième lieu, nous parlons bien ici d'émotions *politiques*. La sociologisation de l'étude des affects nécessite d'ancrer leur analyse dans les registres moraux de leur production. Les émotions que nous étudions renvoient à des représentations du juste et de l'injuste, et donc à des jugements sur l'ordre politique et l'ordre social. Ces jugements peuvent être étudiés dans leur grammaire propre, c'est-à-dire dans leur recours à des ordres de légitimité, à une mémoire réinventée ou à des discours idéologiques. Ils peuvent également être saisis dans leur production collective, par l'observation de processus délibératifs, eux-mêmes façonnés par des cultures politiques et des représentations de l'autorité et de la réussite sociale⁴¹.

En troisième et dernier lieu, la politisation des émotions s'étudie au croisement des économies politique et morale de la sortie de conflit. L'un des présupposés fondamentaux de la littérature experte sur les processus de DDR est que la réussite de ces dispositifs dépend en grande partie de leur capacité à réduire les incitations matérielles à reprendre les armes. Il s'ensuit un débat sur les bonnes pratiques de la réinsertion, la génération d'emplois et l'efficacité de la formation professionnelle⁴². Ces approches découlent elles-mêmes de la vision des conflits comme étant avant tout impulsés par l'avidité, une analyse influente, bien que largement critiquée⁴³. Les opérations de résolution ou de gestion de nombreux conflits, de la République démocratique du Congo à la Sierra Leone, en passant par la Colombie, trahissent une incapacité à rendre compte de l'articulation entre le matériel et le moral. L'entrée par les émotions permet justement de

39 Lætitia Bucaille, « Armed Resistance and Self-Esteem: Ex-combatants in Palestine and South Africa », *International Political Sociology*, 5 (1), 2011, p. 52-67.

40 Valérie Robin Azevedo, *Sur les sentiers de la violence. Politiques de la mémoire et conflit armé au Pérou*, Paris, Presses de l'IHEAL, 2019.

41 Pour un exemple d'articulation entre ces différents ordres, voir par exemple Marie Vannetzel, « Affection, désaffection et défection chez deux jeunes Frères musulmans en Égypte », *Critique internationale*, 65 (4), 2014, p. 127.

42 Pour une approche critique, voir, entre autres, J. Munive, « The Army of "Unemployed" Young People », *YOUNG*, 18 (3), 2010, p. 321-338.

43 Christopher Cramer, *Civil War is Not a Stupid Thing: Accounting for Violence in Developing Countries*, Londres, Hurst, 2006 ; Roland Marchal, Christine Messiant, « De l'avidité des rebelles », *Critique internationale*, 16 (3), 2002, p. 58.

saisir l'articulation entre économie politique, ou l'étude de la distribution des biens matériels, et économie morale, c'est-à-dire l'analyse des représentations morales de l'ordre économique.

Conclusion

Loin de constituer des contextes favorables à une redistribution des biens et à une lutte contre les inégalités, ce qui est pourtant communément admis⁴⁴, les sorties de conflit sont le plus souvent marquées par l'accaparement de ressources et la consolidation des inégalités issues de la guerre⁴⁵. Une approche par les émotions permet d'y saisir la façon dont l'ordre économique est interrogé à la lumière de l'expérience passée de la violence et du combat. Le sentiment d'injustice nourri par d'anciens combattants au statut précaire et convaincus d'avoir été floués par leur hiérarchie, par l'État ou par les deux, représente une donnée fondamentale pour l'étude des revendications, violentes ou non, durant les phases de sortie de conflit. Il peut être à la fois un facteur de désengagement militant, un vecteur de réengagement dans des groupes armés ou une justification brandie à la participation dans des économies criminelles⁴⁶. S'il n'est pas simplement analysé comme un « risque à la stabilité », il peut jouer un rôle important dans ces configurations politiques, et participer à la production de nouvelles identités politiques et à de nouvelles formes de polarisation.

Les émotions étudiées n'émergent donc pas comme des données brutes explicatives. Cela représente également un point méthodologique : ces sentiments moraux en lien avec des expériences d'engagement et de désengagement s'expriment aussi de manière rétrospective, et participent tout à la fois de processus de légitimation et de mise en cohérence *a posteriori* de la trajectoire des militants, dont la lutte armée a constitué une étape. C'est pourquoi la démarche méthodologique envisagée s'appuie sur la prise en compte de manière fine et située de leur contexte d'expression et en fait le cœur de l'analyse (A. Blom). Une telle approche permet de faire émerger les fluctuations selon les cercles sociaux, de souligner par exemple l'absence de récits hégémoniques (L. Ruiz de Elvira) et de mettre au jour les tensions et l'inscription dans des registres distincts. Elle montre également les liens qui peuvent être faits entre

44 Peter Uvin, « The Development/Peacebuilding Nexus: A Typology and History of Changing Paradigms », *Journal of Peacebuilding & Development*, 1 (1), 2002, p. 5-24.

45 Michael Pugh, Neil Cooper, Mandy Turner (eds), *Whose Peace? Critical Perspectives on the Political Economy of Peacebuilding*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2008.

46 L. Bucaille, « Armed Resistance and Self-Esteem: Ex-combatants in Palestine and South Africa », art. cité, p. 63 ; D. Rodgers, « Living in the Shadow of Death: Gangs, Violence and Social Order in Urban Nicaragua, 1996-2002 », *Journal of Latin American Studies*, 38 (2), 2006, p. 267-292.

transformation des statuts sociaux et évolution des ressentis. Ici, les sentiments moraux apparaissent comme autant de marqueurs et informateurs sur la façon dont ces contextes sont perçus et construits⁴⁷.

Pénélope Larzillière est sociologue et politiste, directrice de recherche HDR à l'IRD, rattachée au Ceped à l'Université Paris Cité. Ses travaux actuels portent sur l'engagement politique et le militantisme, y compris artistique, et sur la circulation des idées et des normes politiques. Elle a publié, entre autres, ces dernières années, *Activism in Jordan. Political Engagement and Liberal Authoritarianism* (Londres, Zed Books, 2016) et co-dirigé le numéro « Révolutions, contestations, indignations » avec Boris Petric (*Socio*, 2, 2013). Ses publications récentes analysent notamment le rapport aux sentiments moraux dans l'engagement politique (*Cultures & Conflits*, n°110-111, 2018).

penelope.larzilliere@ird.fr

Jacobo Grajales est politiste, professeur à l'Université de Lille, rattaché au CERAPS. Il est également membre junior de l'Institut universitaire de France. Ses recherches actuelles portent sur l'économie politique des sorties de conflit, notamment à partir d'études sur les économies agraires en Colombie et en Côte d'Ivoire. Il a co-dirigé avec Éric Léonard et Jean-Pierre Chauveau le numéro « Foncier et conflits violents en Afrique », *Revue internationale des études du développement* (243 (3), 2020). Son prochain ouvrage, intitulé *Agrarian Capitalism, War and Peace in Colombia: Beyond Dispossession*, paraîtra en juin 2021 (Londres, Routledge).

jacobo.grajaleslopez@univ-lille2.fr

47 Ce dossier est en partie issu du programme de recherche « Sortir de la violence » (SOV) effectué avec le soutien de l'Agence nationale de la recherche, projet ANR-16-CE39-0010.